

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'aïeul

Robert-Lionel Séguin

Volume 12, numéro 2, mars-avril 1970

Dictionnaire politique et culturel du québec (2)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29703ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Séguin, R.-L. (1970). L'aïeul. *Liberté*, 12(2), 43–46.

L'aïeul

Petit de taille, grand-père avait la moustache abondante, le front haut et les yeux vifs. Menuisier de son métier, il ne comptait plus les maisons et les granges qu'il avait façonnées de ses mains.

L'hiver, c'était la saison morte. A longueur de jour, l'aïeul s'enfermait dans sa boutique où il assemblait les portes et les châssis qui gardent la maisonnée bien au chaud. Selon le rituel artisanal, les madriers de pin, jaunes et veineux, étaient fendus à l'égoïne et blanchis au rabot. Clignant de l'oeil et suçant sa pastille de menthe, grand-père glissait lentement l'équerre sur le cant de la pièce odorante pour en déceler les moindres imperfections. Puis, il poussait à pleins bras la longue galère tant que le bois ne devenait pas aussi lisse qu'une écorce de hêtre. Sous l'effort, le taillant détachait de minces rubans de pin qui se tordaient en volutes avant de tomber mollement sur le plancher. Durant ce corroyage, l'aïeul interrogeait l'oeuvre de sa main calleuse. Le geste était tendre, presque sensuel.

Quand la fatigue et le froid surprenaient mes jeux, je rentrais dans cette boutique pour me dérober à la poudrerie. L'intérieur me fascinait. J'y voyais mille choses usuelles que mon imagination d'enfant transformait en univers fantastique. Le nez haut et interrogatif, les bras allongés contre les hanches, je me tenais droit devant grand-père. Alors, il posait ses outils sur l'établi et s'avançait doucement vers moi. Une à une, il enlevait mes mitaines glacées et les accrochait au séchoir à bois, sorte d'échafaudage qui encerclait le *Saint-Maurice*. Les flammes, qui dansaient derrière les plaques fendillées, semblaient sortir d'un monde chimérique.

L'aïeul me faisait asseoir sur une bûche. Une vessie de porc, remplie de tabac, gonflait le gousset de son gilet. Il en tirait une pincée qu'il pressait soigneusement contre la paume de la main comme pour sentir, par anticipation, l'arôme des feuilles qui brûlent. Une fois la pipe bien bourrée, il posait genou en terre et glissait une petite éclisse de cèdre par le judas du poêle. Après l'allumage, il avait soin de coiffer le fourneau d'un bouchon de tôle trouée comme c'était la coutume chez nombre de fumeurs. L'index solidement enroulé autour du tuyau, il s'approchait de la fonte surchauffée. C'était le temps du monologue.

Le vieil artisan songeait. Ses yeux charroyaient des visions lointaines. « Tu sais, avait-il habitude de commencer à dire, nous, les Séguin, on vient de France ». Et subitement, son regard devenait plus rêveur. En cet instant de douce somnolence, il paraissait voir défiler tous les clochers de France, du champ de la Crau aux confins du Finistère. Après une pause, il enchaînait, invariablement : « Toi, un jour, tu iras de l'autre côté ». Sa voix exprimait le regret de partir sans voir le nid originel.

Le vieillard parlait lentement, doucement, comme s'il eut voulu graver ses peines et ses désirs au plus profond de mes chairs. Il en arrivait aux autres leitmotivs. « Bien des gens partent pour les Etats », jetait-il, plaintivement. C'était peu de temps avant le krach et l'effondrement des empires financiers. Journallement, le Québec se dépeuplait à l'avantage des villes américaines qui réclamaient sans cesse des hommes.

L'hémorragie troublait l'aïeul jusque dans ses fibres les plus secrètes. Il ajoutait, en guise d'avertissement : « Si on n'a pas de métier, les gages ne seront pas meilleurs là-bas qu'ici ». Sans avoir consulté traités et manuels, grand-père savait que l'ignorance est la cause première de la pauvreté d'un peuple. A ce moment, ses paroles se faisaient plus tristes. Comme il devait être pénible de vivre dans un pays où on ne parle pas sa langue. A l'usine, au magasin et dans la rue, l'oreille captait toujours des sons inconnus et discordants. Moi, j'écoutais avec la ferveur de mes jeunes années. Le plaidoyer couvrirait bientôt le pétilllement des bûches. L'aïeul ne défendait plus une cause, mais un bien. Un de ses fils s'était établi au Détroit. En me regardant, le vieillard semblait dire : « Ce petit-fils, au moins, restera. On ne me le prendra pas. Il sera le prolongement de mes gestes et de mes pensées au-delà de la mort ».

Après une courte méditation, l'aïeul se dirigeait vers une armoire, clouée au mur, juste au-dessus du coffre à outils. Avec une infinie précaution, sa main palpa le rayon pour en tirer un vieil abécédaire à la couverture écornée. Il se plaçait de petites lunettes fines et dorées sur le nez, s'approchait du feu, puis commençait sa lecture. Assis, le dos courbé, il répétait inlassablement la leçon en se tournant les doigts. La, le, li, lo, lu... Puis, il refermait le livre magique et épelait laborieusement la manchette d'un journal en ponctuant chaque syllabe du doigt. C'est ainsi qu'à l'automne de sa vie, seul dans sa boutique, grand-père avait appris à lire la langue de Molière. Pour lui, cette victoire sur l'analphabétisme avait une toute autre signification. C'était sa façon de s'affirmer Français.

Ce rite accompli, l'aïeul rangeait abécédaire et journal pour reprendre la besogne, le ciseau d'une main et le maillet de l'autre. Et vlan ! mortaises et tenons jaillissaient sous ses coups adroits.

Dieu que vous m'en avez appris des choses, grand-père de mon enfance. L'enseignement académique ne remplace pas la sagesse et la philosophie des simples. Vos racines terriennes

vous avaient révélé que nul individu ne survit à la perte de sa dignité et de sa liberté. Il y a quarante ans, grand-père, vous m'avez forgé une âme québécoise.

ROBERT-LIONEL SÉGUIN